Document generated on 07/15/2025 2 a.m.

Documentation et bibliothèques

Cachin, Marie-Françoise. *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)*. Villeurbanne : Presses de l'ENSSIB, 2010. 269 p. ISBN : 978-2-910227-79-1

Gilles Gallichan

Volume 58, Number 1, January–March 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1028936ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1028936ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)
2291-8949 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gallichan, G. (2012). Review of [Cachin, Marie-Françoise. *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)*. Villeurbanne : Presses de l'ENSSIB, 2010. 269 p. ISBN : 978-2-910227-79-1]. *Documentation et bibliothèques*, *58*(1), 47–48. https://doi.org/10.7202/1028936ar

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cachin, Marie-Françoise. *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945).*
Villeurbanne : Presses de l'ENSSIB, 2010.
269 p. ISBN : 978-2-910227-79-1

Gilles GALLICHAN
gilles.gallichan@videotron.ca

C'est soutenue par une vaste érudition que Marie-Françoise Cachin offre une première synthèse en langue française de plus d'un siècle d'histoire du livre et de la lecture en Angleterre, depuis la chute de Napoléon (1815) jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale (1945).

L'auteure, qui enseigne à l'Université Paris-Diderot (VII), est historienne de la traduction, de la littérature britannique de l'époque victorienne et spécialiste du livre et de l'édition dans le monde anglophone. Sa connaissance de l'Angleterre fait de cette étude une contribution importante à la caractérisation de la nation impériale, industrielle et commerciale qui a dominé le monde au XIXe siècle. Après 1815, la révolution industrielle a accéléré la transformation du monde ancien et posé de nouveaux défis sociaux et culturels à un pays qui s'urbanisait rapidement. Dès lors, une partie des élites a compris que l'alphabétisation devenait nécessaire à l'économie et à l'équilibre social. La société de l'Ancien Régime pouvait se contenter de « gueux ignorants », selon le mot de Voltaire, mais le monde industriel avait besoin d'ouvriers et d'artisans sachant lire, écrire, compter et méditer la Bible pour contribuer à la richesse des nations et contrer la menace révolutionnaire.

Les mentalités ont évolué graduellement et plusieurs craignaient que les partisans de l'instruction publique ne soient de nouveaux Prométhée donnant le feu du savoir à des âmes insubordonnées qui en feraient un instrument de bouleversement de l'ordre établi. M.-F. Cachin reprend l'histoire de ces débats et des règles nouvelles qui ont imposé la lecture universelle comme le nouveau paradigme du monde moderne.

Le livre se divise en quatre sections qui correspondent aux étapes de cette évolution : les années prévictoriennes, de 1815 à 1850, marquées par les premières avancées de l'alphabétisation ; la période de 1850 à 1880, pendant laquelle la presse et l'édition témoignent des progrès de l'éducation populaire ; les décennies de 1880 à la Première Guerre mondiale (1914) qui imposent un contrôle plus sévère de la morale en même temps que les bibliothèques connaissent des progrès remarquables ; et enfin la période de 1914 à 1945, qui établit la place de la lecture dans un siècle marqué par les crises économiques, les bouleversements politiques et les deux guerres mondiales qui mettent fin à l'hégémonie impériale de la Grande-Bretagne. L'auteure propose donc un survol de 130 ans non seulement de l'histoire du livre en Angleterre, mais aussi de l'histoire du « lire », c'est-à-dire des conditions sociales, économiques, culturelles et politiques qui déterminent les pratiques de lecture. Elle aborde l'histoire des événements qui ont marqué la dynamique des lectorats et fait évoluer les lieux d'échange et de circulation du livre.

Au début du XIXe siècle, l'Angleterre sort d'une période de guerre et amorce une période de prospérité triomphante. À l'époque, l'instruction publique relève d'initiatives privées et caritatives et on y encourage la lecture de la Bible au sein des classes populaires. On fonde des écoles du dimanche, les « *Sunday Schools* », et de petites écoles, des « *Grammar Schools* ». Les écoles mutuelles du professeur Lancaster, fondées sur le mentorat entre élèves, amorcent un premier mouvement d'alphabétisation. En Angleterre, l'ouverture au monde des lettres passe par la philanthropie, la religion et la morale. L'Écosse presbytérienne, plus axée sur la lecture des textes bibliques, prend à cette époque une avance sur sa voisine du Sud.

On voit bientôt apparaître des *Mechanics Institutes* pour les ouvriers, et des bibliothèques d'associations qui s'adressent aux professionnels, aux fonctionnaires et aux classes moyennes ; notons au passage que ces types d'établissements se développent à la même époque au Bas-Canada, qui gravite dans l'orbite de l'Empire britannique. Une impulsion est alors donnée qui se poursuit à mesure que les villes grossissent avec l'arrivée massive d'ouvriers. La pauvreté inspire diverses formes de charité et celle-ci passe par l'aide matérielle et par le don du savoir. C'est aussi le début d'une presse populaire et accessible qui se mêle aux livres religieux et aux lectures évangéliques.

Les Anglais alphabétisés du début du XIXe siècle aiment lire en famille le soir, parfois avec les domestiques. L'observance stricte du repos du dimanche confine plusieurs fidèles à la lecture, un des rares divertissements qui soit autorisé. Lentement mais sûrement, le livre et la lecture percolent dans les classes populaires à travers le filtre du contrôle social et de la morale.

Les classes supérieures sont mieux pourvues. C'est en 1840 qu'est fondée la London Library. L'abonnement y est cher, mais on peut y emprunter des livres, ce qui n'est pas permis à la British Library alors que dans les collèges et les établissements universitaires, l'accès aux bibliothèques est bien sûr limité aux étudiants et aux professeurs. Les « *Circulating Libraries* », bibliothèques de prêt et cabinets de lecture, permettent aussi le prêt de livres populaires moyennant une somme minime.

La période de 1850 à 1880 est marquée par les premières lois sur les bibliothèques publiques municipales. Les promoteurs de l'instruction publique font valoir que la prospérité du pays doit se refléter dans la richesse intellectuelle et morale du peuple sinon la société reposera sur des bases fragiles et sensibles aux secousses révolutionnaires. Les plus conservateurs considèrent que ce n'est pas au secteur public de financer la lecture.

Néanmoins, grâce à la détermination de quelques pionniers, les progrès se font sentir. On sait que le célèbre philanthrope américain Andrew Carnegie est d'origine écossaise et qu'il a financé dans son pays natal plusieurs premières bibliothèques publiques et gratuites avant de poursuivre son œuvre en Amérique.

Vers la fin du XIXe siècle, de 70 à 75 % de la population anglaise est scolarisée, un taux plus bas que la moyenne dans les pays de l'Europe occidentale. On renforce alors les lois de l'instruction publique, on force la scolarisation des enfants de 5 à 10 ans et on interdit l'emploi aux enfants non scolarisés. Cette politique porte fruit et, à la veille de la Première Guerre mondiale, l'analphabétisme recule aux alentours de 10 % en Grande-Bretagne.

Avec les progrès de l'éducation, l'offre éditoriale se diversifie. Les journaux, les imprimés populaires, les livres pour la jeunesse stimulent la librairie anglaise. Les bibliothèques se font plus nombreuses et Madame Cachin offre ici les données essentielles sur leurs lectorats, leur organisation, leur administration et leur financement, ainsi que sur la formation et la professionnalisation des bibliothécaires. C'est aussi au début du XXe siècle qu'apparaissent les « *Book Clubs* » qui regroupent des lecteurs et permettent d'obtenir des rabais sur les achats de livres. Certains s'inquiètent toujours de la moralité des lectures ; les œuvres classiques sont expurgées, on retire des collections les livres d'Oscar Wilde ou les traductions en anglais des romans de Zola ou de Flaubert. Le zèle des censeurs victoriens est aussi vigilant que celui des moralistes catholiques romains de la même époque.

La dernière période (1914-1945) décrit la place du livre et de la lecture pendant les années difficiles. Malgré l'arrivée des nouveaux médias de masse que sont la radio et le cinéma, la presse et le livre s'imposent grâce, notamment, à l'émancipation des femmes et à l'émergence d'une nouvelle génération de lecteurs. La Guerre de 1914 augmente la demande. Les Britanniques veulent lire pour savoir et comprendre les violences qui déferlent sur l'Europe et aussi pour trouver, dans les romans et les essais, une brève évasion de la triste réalité. Par milliers, les soldats, les prisonniers de guerre, les blessés réclament des livres. On crée des « *War Libraries* » pour répondre à la demande malgré les restrictions imposées à l'édition et les contraintes dans l'organisation et le personnel des bibliothèques.

La crise économique des années 1930 n'empêche pas la formation d'un lectorat de masse en Angleterre. Les lois sur les bibliothèques publiques sont modernisées et s'appliquent désormais aux municipalités rurales grâce aux bibliothèques ambulantes. Les éditeurs de livres, de journaux et de périodiques ciblent des lectorats précis : les femmes, les jeunes, les sportifs, les anciens combattants, les ouvriers, etc. Les premières collections de livres populaires de petits formats et bon marché, dont les célèbres « Penguin », font leur entrée sur le marché, annonçant la vague des livres de poche des années 1950.

On sait le lourd tribut que la Deuxième Guerre mondiale a imposé aux livres et aux bibliothèques. Le grand Blitz allemand de 1940-1941 a détruit des villes et, en même temps, des millions d'ouvrages imprimés. Pourtant, dans les villes anglaises dévastées, la distribution de livres devient aussi essentielle que les approvisionnements en nourriture. Des bibliothèques sont transformées en refuges contre les bombardements. Les soldats demandent de la lecture. L'effort de guerre se fait aussi sur ce front lorsque les autorités constatent que certains combattants ne savent pas lire.

Même si une nation atteint l'objectif d'alphabétiser la presque totalité de sa population, peut-on pour autant parler d'une nation de lecteurs ? D'où l'interrogation de départ. Dans la société anglaise, malgré des progrès lents, quoique constants, force est de constater que la capacité de lire et la pénétration du livre ne sont pas encore achevées au milieu du XXe siècle.

Le style narratif de Marie-Françoise Cachin est approprié et abordable. L'auteure nous fait bien sentir le passage du « savoir lire » au « vouloir lire » et les impacts de l'apprentissage de la lecture sur la consommation littéraire. L'école, les pratiques de lecture, l'accès aux bibliothèques, la diffusion de la presse, les auteurs à succès, les valeurs morales, les crises politiques et les guerres sont autant d'ingrédients qui permettent de comprendre la vie du livre dans une société.

L'ouvrage de Marie-Françoise Cachin est une excellente introduction à l'histoire du livre dans l'univers anglo-saxon des XIXe et XXe siècles. On ne peut qu'y regretter l'absence d'un index des noms et des œuvres cités. Une bibliographie sélective des titres essentiels sur le sujet sera utile à ceux qui désireraient poursuivre la recherche. ⊙